

Extrait de la 4^e page de couverture.

Imaginez que le climat se détériore dans votre pays, au point que certains citoyens soient menacés dans leur existence. Imaginez surtout que votre père se trouve être l'un de ces citoyens et qu'il soit obligé d'abandonner tout et de partir sur-le-champ, pour éviter la prison et même la mort. C'est l'histoire d'Anna dans l'Allemagne nazie d'Adolf Hitler. Elle a neuf ans et ne s'occupe guère que de crayons de couleur, de visites au zoo avec son «oncle» Julius et de glissades dans la neige.

Brutalement, les choses changent. Son père disparaît sans prévenir. Puis elle-même et le reste de la famille s'expatrient pour le rejoindre à l'étranger. Départ de Berlin qui ressemble à une fuite...

Alors commence la vie dure — mais non sans surprises — de réfugiés.

D'abord la Suisse, près de Zurich. Puis Paris. Enfin Londres. Odyssée pleine de fatigues et d'angoisses mais aussi de pittoresque et d'imprévu — et toujours drôle — d'Anna et de son frère Max affrontant l'inconnu et contraints de vaincre toutes sortes de difficultés — dont la première et non la moindre: celle des langues étrangères!

Ce récit autobiographique de Judith Kerr nous enchante par l'humour qui s'en dégage, et nous touche par cette particulière vibration de ton propre aux souvenirs de familles, quand il apparaît que la famille fut une de celles où l'on s'aime...

Judith Kerr est la fille d'Alfred Kerr (1867-1948), journaliste et critique de théâtre qui fut réputé en Allemagne pour la pénétration de son jugement et pour le tranchant de son ironie. Diplômée d'une école anglaise des Métiers d'Art, elle fut peintre, styliste et scénariste à la BBC. Auteur-illustrateur de livres pour enfants (du jour où son fils et sa fille eurent l'âge de pouvoir apprécier ses productions!), elle est mariée à l'écrivain Nigel Kneale. Elle a écrit une suite au présent volume, qui relate l'existence de la famille d'Anna en Angleterre durant la Seconde Guerre mondiale.

A la rentrée, Anna avait monté d'une classe. Madame Socrate restait son professeur mais le niveau était nettement plus fort. On préparait le certificat d'études que tout le monde — sauf Anna — passerait en fin d'année.

- J'en suis dispensée parce que je ne suis pas française, dit-elle à sa mère. De toute façon je n'aurais eu aucune chance de le réussir.

Il lui fallait néanmoins travailler comme les autres. Les élèves étaient censées faire au moins une heure de devoirs tous les jours à la maison, apprendre par cœur des pages entières d'histoire et de géographie, composer des rédactions, étudier la grammaire. Pour Anna, la difficulté de tout cela se corsait de ce qu'il lui restait de maladresse en français. Même l'arithmétique, qui avait constitué jusque-là son point fort, commençait à lui donner du souci. Délaissant les simples additions — pour lesquelles pas besoin de traduction —, la classe avait abordé les «problèmes»: fumeuses histoires de gens qui creusent des tranchées ou se croisent en chemin de fer, ou bien encore s'avisent, sous le coup d'une inspiration diabolique, de remplir des cuves d'eau à un certain tarif en siphonnant une autre cuve, justiciable d'un tarif différent. Il s'agissait de transposer l'imbroglio en allemand avant de pouvoir commencer à y réfléchir.

Comme on approchait de l'hiver, Anna accusa une certaine fatigue. Elle traînait la patte en rentrant de l'école et s'asseyait devant ses devoirs sans trouver la force de s'y mettre. Le découra-

gement la gagnait. Madame Socrate, l'esprit occupé par le certificat d'études, ne lui consacrait plus autant de temps en particulier, et il lui semblait qu'elle régressait presque. Malgré tous ses efforts, ses fautes en dictée ne tombaient pas au-dessous d'une quarantaine et marquaient une tendance récente à remonter à cinquante. Durant les cours, même quand elle connaissait les réponses aux questions, le temps de les traduire en français, et c'était trop tard. Elle devint défaitiste.

Un jour qu'elle rêvassait au-dessus de ses devoirs, Mutti entra dans la salle à manger.

- Tu as bientôt fini, ma chérie ?

- Pas tout à fait, dit Anna — et Mutti s'approcha pour regarder son cahier.

C'était un exercice d'arithmétique. Tout ce dont Anna avait été capable se bornait à l'inscription de la date, en haut de la feuille, suivie du mot : « Problème ». Elle avait orné le mot « Problème » d'un petit cadre tiré à la règle à l'encre rouge, puis avait décoré le cadre avec des pointillés, l'avait ensuite rehaussé d'un superbe zigzag lui-même constellé de points bleus. Cette réalisation lui avait pris environ une heure.

Mutti explosa.

- Pas la peine de se demander pourquoi les devoirs ne se font pas !... Tu ne consens à t'y intéresser que quand tu es trop fatiguée pour comprendre quoi que ce soit !... A ce train-là, tu n'apprendras jamais rien !

C'était si évident qu'Anna éclata en sanglots.

- J'essaie vraiment... pleurerait-elle. Je t'assure !... Mais je n'y arrive pas... C'est trop difficile... Je fais ce que je peux mais je n'y arriverai jamais !... Pas la peine que je continue...

Ses larmes inondèrent le mot « Problème », le papier se gondola, le cadre dilua dans le zigzag, bref, le désastre.

- Mais si, tu y arriveras, dit Mutti en esquissant un geste en direction du cahier. Tu vas voir, je vais t'aider.

- Non ! cria Anna assez violemment.

Elle poussa le cahier qui tomba de la table.

- Bon ! Eh bien ! Tu n'as pas l'air dans les dispositions idéales pour faire des devoirs, observa Mutti après un silence.

Elle sortit.

Anna cherchait la conduite à tenir quand sa mère réapparut, son manteau sur le dos.

- Je descends acheter des tranches de cabillaud pour le dîner. Tu devrais venir avec moi. Ça te ferait prendre l'air.

Dans la rue, elles marchèrent sans rien dire. Il faisait froid et sombre. Anna traînait les pieds, les mains dans les poches, l'âme vide, deux pas derrière sa mère.

Décidément elle n'était bonne à rien. Elle ne parlerait jamais français correctement. Elle serait comme Grete qui n'y avait jamais réussi ; mais

contrairement à Grete, elle n'était pas près de rentrer dans son pays... A cette pensée, ses yeux s'embuèrent et elle se mit à renifler. Mutti dut la rattraper par un bras pour lui éviter de percuter une vieille dame.

La poissonnerie se trouvait à quelque distance dans une rue animée et bien éclairée. Elle jouxtait une pâtisserie aux étalages pleins de petits fours à la crème qu'il était possible de déguster sur place, assis à une table. Anna et Max avaient plus d'une fois léché cette vitrine, mais sans pouvoir entrer, vu la modestie de leurs moyens. Anna, cette fois, n'y jeta même pas un coup d'œil. Mais Mutti stoppa devant la lourde porte en verre.

- Entrons, dit-elle à la surprise d'Anna.

A l'intérieur, elles furent accueillies par un souffle d'air chaud embaumant la pâte sablée et le cacao.

- Je vais prendre un thé, et toi un gâteau, dit Mutti. Nous allons parler un peu.

- Ce n'est pas trop cher ? demanda Anna d'une petite voix.

- Nous pouvons nous permettre cette folie, dit Mutti. Mais ne prends pas un de ces gâteaux énormes, sinon nous n'aurons plus assez d'argent pour acheter le poisson.

Anna choisit un gâteau fourré aux noix, débordant de crème pâtissière et surmonté de chantilly, puis elles allèrent s'asseoir à une des petites tables.

- Ecoute, dit Mutti tandis qu'Anna plongeait sa fourchette dans son gâteau. Je sais que c'est difficile pour toi, à l'école. Je sais que tu as fourni des efforts. Mais que veux-tu que je te dise ?... Nous sommes en France et il faut que tu apprennes le français.

- Ça me fatigue tellement ! dit Anna. Et mon français se dégrade au lieu de s'améliorer. Peut-être que je fais partie de ces gens qui ne peuvent pas apprendre une langue.

Mutti n'en croyait rien.

- Absurde ! A ton âge, on y arrive toujours !

Anna goûta son gâteau. Il était délicieux.

- Tu en veux ? dit-elle.

Mutti secoua la tête et reprit, après quelques secondes sans rien dire :

- Tu t'en es très bien tirée jusqu'ici. Tout le monde dit que ton accent est parfait et ton vocabulaire est énorme compte tenu que tu n'as pas encore passé un an ici !

- L'ennui, c'est qu'à présent je piétine. Je ne suis plus capable d'aller plus loin, dit Anna.

- Il faut que tu y arrives !

Anna baissa les yeux sur son assiette.

- Ecoute, dit Mutti. Dans ces domaines, les choses arrivent quand on ne s'y attend plus. Lorsque j'apprenais la musique, je me bagarrais parfois pendant des semaines sans parvenir à rien. Et puis tout à coup, juste quand j'allais perdre espoir miracle ! Tout s'éclaircit, tout devenait simple et je ne

comprendais même plus où se trouvait la difficulté qui m'avait arrêtée. Peut-être est-ce que ce sera comme ça pour ton français...

Anna se taisait, sceptique:

Mutti, de son côté, semblait avoir trouvé dans ses références à la musique les éléments de la décision à prendre.

- Voici ce que nous allons faire, dit-elle. Il ne reste que deux mois avant Noël. Veux-tu essayer de t'appliquer encore pendant ces deux mois? Et puis si à Noël tu estimes que ton cas est désespéré, alors nous aviserons. Je ne sais pas ce que nous ferons, car nous n'avons pas l'argent nécessaire pour te payer une école privée. Mais nous trouvons une solution, je te le promets. D'accord?

- D'accord, dit Anna.

Le gâteau était une merveille. Quand elle eut léché la dernière trace de crème aux noix, elle se sentit bien moins de points communs avec Grete qu'avant. Elles restèrent attablées un petit moment encore, car l'endroit était agréable.

- Un plaisir, de prendre le thé avec sa fille! conclut Mutti avec un sourire.

Anna sourit aussi.

L'addition était plus élevée que prévu, et ne laissait plus de quoi acheter de cabillaud. Mais tant pis pour le cabillaud. Mutti le remplaça par des moules. Et le lendemain matin, elle donna à Anna un mot pour madame Socrate, expliquant pourquoi les devoirs n'étaient pas faits; et elle avait dû ajouter autre chose, car madame Socrate dit à Anna de ne pas s'inquiéter pour son travail, et retrouva un peu de temps pour la prendre à part durant l'heure du déjeuner.

Et dès lors le travail remonta à un niveau acceptable. Et Anna, chaque fois qu'elle sentit qu'elle risquait de perdre pied, se souvint qu'on ne lui imposerait pas de nager éternellement, moyennant quoi elle se maintenait à la surface et découvrait habituellement qu'en fin de compte, elle ne se débrouillait pas si mal...



Et puis un matin, ce fut le déclic.

C'était un lundi. Colette l'attendait devant la grille de l'école et lui demanda:

- Qu'as-tu fait de ton dimanche?

Au lieu de traduire mentalement la question en allemand, d'y répondre de la même façon pour enfin retraduire cette réponse pour Colette, Anna répliqua en un français spontané:

- Nous sommes allés voir nos amis.

Les mots arrivèrent dans un ordre impeccable, sans effort de réflexion et comme tombés du ciel. Anna en éprouva tant de surprise qu'elle resta pour ainsi dire foudroyée, sourde à la question suivante.

- Je te demande, répéta Colette: As-tu sorti le chat?

- Non, il faisait trop humide, répondit Anna en un français toujours sans faute et sans chercher ses mots.

Cela tenait du miracle, et il y avait tout lieu de craindre que cela ne dure pas. C'était pour Anna comme si elle avait soudain découvert qu'elle pouvait voler: elle s'attendait à retomber sur le sol d'un instant à l'autre. Le cœur battant la chamade, elle entra en classe. Son nouveau talent persistait.

Au cours de la première heure, elle répondit correctement quatre fois en excellent français, ce qui provoqua une exclamation étonnée de la part de madame Socrate:

- Très bien, Anna!

Durant la récréation, elle bavarda et gloussa avec Colette, et à l'heure du déjeuner elle expliqua en long et en large à Clotilde de quelle façon Mutti faisait revenir du foie de veau dans des oignons. Elle hésita sur certains mots, bien sûr, et commit encore une ou deux tournures maladroites; mais son français coulait comme aurait coulé son allemand, fluide et abondant.

Au terme de cette journée, Anna se retrouva ivre d'excitation, pas du tout fatiguée. Le lendemain matin, au réveil, une angoisse la saisit: et si son nouveau don s'était évanoui pendant son sommeil? Mais elle fut vite rassurée. En arrivant à l'école, elle constata qu'elle parlait encore mieux que la veille.

A la fin de la semaine, Mutti n'en était pas revenue:

- Je n'ai jamais vu une telle métamorphose! Il y a huit jours, tu n'étais qu'une malheureuse ombre verdâtre. A présent, c'est comme si tu avais pris cinq centimètres, et te voilà toute rose!... Que t'est-il arrivé?

- Je crois que j'ai appris à parler français, dit Anna.

Judith KERR, *Quand Hitler s'empara du lapin rose, L'Ecole des Loisirs, Neuf en Poche, 1985.*

Nom :
Prénom :
Classe :
N° :

CORRECTIF

Français : Compréhension à la lecture et repérage
des arguments formulés. /20

Tu dois répondre aux questions par des phrases complètes !

1. Précise l'époque des faits. /1

• Deuxième guerre mondiale (40-45)

2. De quel pays est originaire la famille d'Anna ? /1

• La famille d'Anna est originaire d'Allemagne.

3. Où va-t-elle s'installer ? /1

• La famille va s'installer en France.

4. Quel est le problème d'Anna à l'école ? /2

• Elle ne parle pas bien le français.

5. Caractérise la situation financière de la famille d'Anna. Justifie ta réponse en recopiant une phrase du texte. /2

• Sa famille n'a pas beaucoup d'argent.

• (voir texte)

6. Qui prend l'initiative de la persuasion ? /1

• Muttli, la maman, prend l'initiative de la persuasion.

7. Qui est le récepteur ? /1

• Anna, la fillette, devra être convaincue.

8. Où se déroule la démarche persuasive ? /1

• La démarche persuasive se déroule dans une

9. Souligne en noir 4 arguments formulés par l'émetteur. /4

fâtisserie.

en vert 4 arguments formulés par le récepteur. /4

10. Quel est le résultat de la persuasion ? Justifie ta réponse en recopiant une phrase du texte. /2

• Le résultat est positif.

• "voir texte"